

Vers un paradigme poétique : de Heidegger à Wittgenstein

Alessandro De Francesco

29 avril 2009

Centre d'études poétiques

École normale supérieure lettres et sciences humaines, Lyon

Séminaire « Méthodes poétiques » dirigé par Éric Dayre

Introduction

Je vais considérer Wittgenstein et Heidegger comme deux paradigmes de pensée de la poésie, sans aucune prétention d'exhaustivité par rapport aux relations et aux influences historiques que leurs théories ont exercées sur l'écriture poétique (et viceversa). Même au-delà de ce que Wittgenstein et Heidegger ont affirmé à propos de la poésie, leurs philosophies, par ailleurs exactement contemporaines vu d'ailleurs qu'ils sont nés la même année (1889), peuvent jeter une lumière sur les développements théoriques et pratiques de la poésie contemporaine.

Il s'agira notamment de considérer, par le biais de leurs pensées, le rapport langage-monde et la question du dualisme au sein du discours poétique.

Quelques remarques préliminaires.

D'abord, il faut rappeler que, pendant que Heidegger a partiellement ou entièrement consacré de nombreux ouvrages à la poésie, Wittgenstein ne s'y est presque jamais intéressé directement, ses réflexions sur l'art étant beaucoup plus souvent consacrées à la musique (on verra néanmoins qu'il y a des exceptions).

Un deuxième aspect très important c'est que l'influence de la pensée de Heidegger au cours, du moins, de la première moitié du XXème siècle est beaucoup plus importante que celle de Wittgenstein, notamment en France ; tandis que, grâce aussi (mais pas seulement) à la philosophie analytique, la pensée wittgensteinienne est aujourd'hui

finalement en train de s'imposer de plus en plus. En réalité, le phénomène de l'influence de l'un ou de l'autre sur la pensée et la poésie occidentales est très complexe. La France en est un point de vue privilégié, car dans aucun autre pays, probablement, l'interaction entre poésie et philosophie n'a été si forte au cours du XXème siècle et jusqu'à présent, finalement même plus qu'en Allemagne. Surtout aujourd'hui, car la nouvelle génération des poètes allemands tend à essayer de se libérer, avec des résultats différents par ampleur et qualité mais souvent très intéressants, du poids de l'héritage de la poésie philosophique, pour ainsi dire, hölderlinienne-celanienne. Je pense notamment à Dieter M. Gräf, Thomas Kling, Durs Grünbein, Michael Lentz, etc.

Mais revenons à la France, car il faut mettre en évidence un phénomène unique : pendant que, au cours de la deuxième moitié du XXème, la philosophie de Heidegger augmentait son influence en France jusqu'au point où Wittgenstein, dont la pensée était en train de se répandre énormément, depuis plusieurs décennies, en Allemagne, en Italie et aux États-Unis, ne commencera à être étudié en France que par Jacques Bouveresse et Henri Meschonnic vers la fin des années 70, la poésie française, et notamment la poésie expérimentale, avait entrepris un dialogue étroit avec la pensée wittgensteinienne au moins dès les années 60. À côté, pour ainsi dire, de la lignée heideggerienne Char-Celan-Deguy, des auteurs comme Jacques Roubaud, Jean Daive, Emmanuel Hocquard, Jean-Marie Gleize, Anne-Marie Albiach et Claude Royet-Journoud lisaient Wittgenstein et certains d'entre eux intégraient sa pensée dans la formulation de ce qu'aurait été appelé « littéralisme », ou « littéralité », une approche au texte qui constitue un des principaux objets d'étude, comme vous le savez, du Centre d'études poétiques.

Celui-ci est un premier parcours historique-théorique que je souhaiterais (et que je ne pourrai que) esquisser. Parallèlement, je pense que la question de la littéralité elle-même ne peut être comprise que si l'on se réfère à trois autres circonstances théoriques que je tâcherai de montrer. Elles tournent toutes les trois autour d'un point fondamental : il s'agit de positions théoriques et poétiques que je dirais *inconsciemment wittgensteiniennes*.

- 1- La première concerne la proximité surprenante entre la pensée de Wittgenstein et celle de Paul Valéry, notamment autour de la critique du langage et de la métaphysique. Comme Louis Miguel Isava le remarque :

it does not seem likely that Wittgenstein had read Valéry's essays and it is almost impossible that he knew of the existence of the *Cahiers*. By the same token, Valéry never mentions Wittgenstein and there is no reference to the latter's philosophical ideas in his works. This would not be surprising were it not for the fact that they were making almost the same claims with regard to philosophy and language roughly during the same period of time, that is, the first half of the twentieth century.¹

- 2- La deuxième concerne le « potentiel wittgensteinien » de la poésie de Paul Celan. Comme Bertrand Badiou, secrétaire de la Société Paul Celan (ENS Ulm), me l'a confirmé, il paraît que Celan ne connaissait pas, ou presque pas, la philosophie de Wittgenstein. Par conséquent, cet aspect n'a pas été, à mon avis, assez analysé jusqu'à présent. En revanche, on a beaucoup parlé de son rapport très controversé à Heidegger, témoigné notamment par le célèbre poème *Todtnauberg*. Je ne vais pas rentrer dans la question, pour l'instant.
- 3- La troisième concerne le renouvellement de la pensée heideggerienne qu'a été conçu par des auteurs français issus du Déconstructionisme, dont un poète-philosophe : Michel Deguy ; et un philosophe-écrivain : Jacques Derrida. Ce renouvellement est caractérisé par la réduction de l'élan métaphysique de la pensée heideggerienne, du structuralisme et de la phénoménologie au profit de la déconstruction, justement, de la pensée dualiste. Or, un tel procédé rapproche étonnamment le déconstructionisme de Wittgenstein, ce dont ces penseurs ne sont d'ailleurs pas toujours conscients. Des études ont commencé, depuis quelques années, à interroger ce sujet.²

La première de ces position théoriques est inconsciemment wittgensteinienne pour des raisons géographiques et chronologiques, les deux autres sont inconsciemment wittgensteiniennes tout en étant, au départ, heideggeriennes, ce qui est encore plus impressionnant.

¹ L. M. Isava, *Wittgenstein, Kraus and Valéry. A Paradigm for Poetic Rhyme and Reason*, New York, Lang, 2002, p. 95.

² Je renvoie notamment à M. Stone, *Wittgenstein On Deconstruction*, in *The New Wittgenstein*, Londres - New York, Routledge, 2000, pp. 84-117.

Avant de considérer de plus près certains aspects de cette constellation poétique, historique et théorique, je vais essayer de décrire le rôle de la poésie en relation à la philosophie heideggerienne et à la théorie du langage wittgensteinienne.

Heidegger et la poésie

Comme je le disais, Martin Heidegger a consacré une partie importante de son œuvre à l'étude du langage poétique. Un bon point de départ afin donner un aperçu de sa conception de la poésie est la notion de *différence ontologique*.

Sans trop entrer dans les détails, la différence ontologique pourrait être définie comme une différence irréductible entre l'être et l'étant. La métaphysique traditionnelle, issue de la pensée religieuse occidentale, a attribué une valeur de présence et de manifestation de l'être dans l'étant. Heidegger, par le biais de la différence ontologique, introduit une perspective critique à l'égard de la métaphysique de la présence et ouvre un autre espace pour l'ontologie : l'être de la différence ontologique serait en « soustraction » permanente, ne se donnerait que dans un état de non-présence (que Heidegger définit parfois *epochè*, dans un sens donc bien différent de l'*epochè* phénoménologique-transcendantale). La présence de l'étant montrerait et cacherait à la fois l'être, qui ne serait définissable qu'en négatif, à savoir *en tant que* différence par rapport à l'étant. Ainsi l'être se trouverait-il sur un plan ontologique toujours différent et privatif, jamais réductible à la présence de l'étant et défini en même temps par différence, par non-présence, par négation de l'étant. L'étant, à son tour, ne serait pensable comme existant que par rapport à l'être, mais l'être ne serait pas contenu ontologiquement dans l'étant ; l'être donnerait vie à l'étant, pour ainsi dire, tout en n'étant pas là.

Ce qui nous intéresse en relation à notre sujet, c'est que, comme Heidegger l'écrit dans *Unterwegs zur Sprache* et dans le *Brief über den Humanismus*, « le langage est la maison de l'Être »³, c'est-à-dire que la condition privative de l'être trouve un abri, trouve une possibilité dans le langage, et se définit, même, par le biais du langage. Le langage, conçu au sens ontologique, non pas comme moyen communicationnel,

³ M. Heidegger, *Lettre sur l'Humanisme*, Paris, Aubier, 1957, p. 25.

nommerait la différence (*Unter-Schied*), montrerait comment la différence est l'espace où les choses, donc l'étant, donc le monde, émergent de la « soustraction » de l'être :

La Dif-férence mesure, comme milieu pour le monde et les choses, le mètre de leur essence [*Innigkeit*]. Dans l'invite qui appelle chose et monde, ce qui est à proprement parler enjoint c'est : la Dif-férence.⁴

Or cet acte de nomination de la différence requiert un acte langagier originaire, un départ ontologique qui, au sein de la différence, réaliserait l'essence : c'est ce que Heidegger nomme *Ruf*, à savoir l'Appel originaire. Dans cette conception s'inscrit la poésie, car le langage poétique est la réalisation la plus haute et la plus pure du potentiel ontologique du langage. La parole poétique exprimerait la différence en conférant aux choses leur existence. Ainsi Heidegger interprète-t-il deux vers célèbres de Stefan George, qui terminent le poème *Das Wort, La parole* :

*So lernt ich traurig den verzicht:
Kein ding sei wo das wort gebricht.*

Commentaire de Heidegger :

Nous devons souligner : Aucune chose n'est, là où le mot, c'est-à-dire le nom, fait défaut. Le mot seul confère l'être à la chose.⁵

Les choses ne peuvent pas exister sans le langage et en particulier sans le langage poétique parce que la poésie réalise au plus haut degré la différence ontologique, elle abrite, elle incarne l'être en privation et l'amène vers son acte originaire de l'étant. C'est pourquoi, écrit Heidegger à plusieurs reprises, la parole poétique naît du *silence* : le silence est le silence originaire de l'*epochè* de l'être dans la différence, il est le lieu langagier de soustraction de l'être. La poésie est en quelque sorte l'instance de rétablissement d'une nouvelle forme de métaphysique négative, car elle donne un statut ontologique absolu au langage, elle révèle l'être par le biais du langage.

⁴ Id., *Acheminement vers la parole*, Paris, Gallimard, 1976, p. 29. J'ai légèrement modifié la traduction.

⁵ *Ibid.*, p. 148.

De même le *Was aber bleibt stiften die Dichter* holderlinien. Les poètes fondent ce qui reste, accomplissent l'acte ontologique originaire, confèrent l'existence par la parole du silence de l'être. C'est pour ainsi dire la réponse que Heidegger donne à travers Hölderlin à la célèbre question posée par Hölderlin lui-même : *wozu Dichter in dürftiger Zeit ?* Comme Henri Meschonnic le rappelle, la réponse de Heidegger pourrait être résumée ainsi : « pour chanter l'essence de la poésie »⁶.

Or, il apparaît assez clair, aujourd'hui, il ne faut pas beaucoup d'indications, que, par le biais de l'exaltation du langage poétique comme fondation originaire de l'être, la philosophie heideggerienne reste une pensée essentialiste. Bien que l'être ne soit pas présentifié dans l'étant, il reste vrai tout de même que la réactivation de l'origine au sein de la différence, opérée par le langage poétique, pose de sérieux problèmes conceptuels. Dans *Identität und Differenz*, où le concept de différence (ici *Differenz*, non plus *Unterschied*) est confronté au problème de la métaphysique comme onto-théo-logie, Heidegger poursuit d'une part sa critique de la métaphysique positive et d'autre part il parvient à affirmer que le problème onto-théo-logique doit rester un problème ouvert en ce qui concerne la « logie », le *logos*, le verbe, donc, encore une fois, le langage. Lorsque Heidegger s'interroge sur le langage, il laisse transparaître le caractère irréductiblement métaphysique de son argumentation.

La critique des résidus métaphysiques dans la pensée de Heidegger par rapport au langage a été formulée de plusieurs façons et je ne vais pas m'y attarder. Je renvoie en particulier, en relation au langage poétique, au cinquième volume de *Pour la poétique* de Henri Meschonnic, intitulé *Poésie sans réponse*. Je voudrais en revanche me concentrer sur un aspect précis de la conception de Heidegger, à savoir les *mots*. La poésie et la philosophie sont d'abord une question d'emploi de mots et les concepts sont toujours liés aux mots et aux codes que l'on utilise. Or deux citations de Heidegger montrent très bien sa position. La première est tirée de *Acheminement vers la parole* :

La poésie proprement dite n'est jamais seulement un mode (*Melos*) plus haut de la langue quotidienne. Au contraire, c'est bien plutôt le discours de tous les jours qui est un

⁶ H. Meschonnic, *Pour la poétique V : Poésie sans réponse*, Paris, Gallimard, 1978, p. 27.

poème ayant échappé, et pour cette raison un poème épuisé dans l'usure, duquel à peine encore se fait entendre un Appel.⁷

La deuxième citation est de *Identité et Différence*. Heidegger l'emprunte à son tour à Hegel :

Quelqu'un désire acheter des fruits et entre dans une boutique où il demande des fruits. On lui offre des pommes, des poires, on lui présente des pêches, des cerises, du raisin. Mais l'acheteur refuse tout ce qu'on lui offre. Il veut à toute force avoir des fruits. Pourtant ce qu'on lui offre, ce *sont* bien chaque fois des fruits et néanmoins il apparaît qu'il n'y a pas de fruits à vendre. L'impossibilité est infiniment plus grande lorsqu'on veut se représenter « l'être » comme l'universel opposé à n'importe quel étant.⁸

Dans le premier cas le résidu métaphysique du langage est donné par l'existence unique du langage poétique, langage de fondation originaire duquel le langage ordinaire serait issu : si cette authenticité du langage poétique pouvait être découverte, on rejoindrait l'essence du langage comme *Ruf*, comme Appel originaire. Dans le deuxième cas l'être est irreprésentable car il se trouve sur un autre plan ontologique par rapport à l'étant et il n'est pas concevable, il est en *epochè*, en privation permanente. Mais, tout en étant en privation – voici, encore une fois, la différence ontologique – l'être confère l'existence à l'étant, *par différence*, voire par opposition. Or, il se trouve que la théorie du langage wittgensteinienne découle du souhait de montrer comment les hypostatisations métaphysiques de la philosophie traditionnelle sont essentiellement un problème de langage. Wittgenstein montrerait ici que le mot « fruit », exactement comme le mot « être », n'a en réalité aucun statut grammatical, et, par conséquent, aucun statut conceptuel, au-delà du sens particulier des attributs. Je vais vous en parler brièvement pour voir après quel est l'intérêt de cette critique de la philosophie en relation à la poésie.

⁷ M. Heidegger, *Acheminement vers la parole*, *op. cit.*, p. 34-35. J'ai légèrement modifié la traduction.

⁸ Id., *Identité et Différence*, in Id., *Questions I*, Paris, Gallimard, 1968, p. 301.

Wittgenstein, Valéry et la critique de la métaphysique

Pour m'aider à décrire ensuite les enjeux poétiques contenus dans la théorie du langage wittgensteinienne, je vais en suivre le parcours en le rapprochant de Valéry, dont la perspective est incroyablement semblable, comme je vous le disais déjà.

Dans ses *Philosophische Untersuchungen*, Wittgenstein affirme :

Lorsque les philosophes usent d'un mot – « savoir », « être », « objet », « moi », « proposition », « nom » – et qu'ils aspirent à saisir l'essence de l'objet, il faut se demander toujours : « Ce mot a-t-il effectivement ce sens-là dans le langage qui est son pays d'origine ? » - Nous ramenons les mots de leur usage métaphysique à leur usage quotidien.⁹

Valéry, *Cahiers* : « Un problème philosophique est une difficulté qui naît entre les mots »¹⁰.

Ceci implique que la pensée du langage s'interroge sur la fonction des mots, leurs usages, les contextes dans lesquels ils sont employés. Par ce biais, il est possible de saisir les modalités par lesquelles la pensée, et notamment la pensée philosophique, risque de produire des hypostatisations métaphysiques dues à un mauvais emploi du langage. La philosophie traditionnelle n'a pas assez considéré que les mots sont issus de grammaires contingentes, produites dans des contextes à l'intérieur desquels ils sont employés. Wittgenstein appelle ce phénomène qui intéresse le langage tout court « jeux de langage dans une forme de vie ». Par cette prise de conscience, la pensée du langage peut se constituer comme une *thérapie* contre les hypostatisations de la philosophie :

Ce n'est pas de chaque formation propositionnelle que nous saurions tirer quelque chose, ce n'est pas chaque technique qui trouve son utilisation dans notre vie, et si nous sommes tentés en philosophie de compter parmi les propositions quelque chose de tout à fait inutile, cela tient souvent au fait que nous n'avons pas suffisamment réfléchi à son

⁹ L. Wittgenstein, *Investigations philosophiques*, in Id., *Tractatus logico-philosophicus suivi de Investigations philosophiques*, Paris, Gallimard, 1961, § 116 p. 166.

¹⁰ P. Valéry, *Cahiers (textes choisis) : Tome I*, éd. par Judith Robinson, Paris, Gallimard, 1973, p. 588.

application.¹¹

Valéry, parallèlement, affirme :

L'erreur dont vit et par quoi se multiplie toute la philosophie consiste à prendre pour des choses, ou pour des objets de sa méditation, pour des problèmes ou pour des entités, les mots séparés des phrases – sans lesquelles ils sont d'ailleurs – *impossibles*.¹²

C'est pourquoi, et là on s'approche directement de la question du langage poétique, Wittgenstein et Valéry considèrent les mots comme des instruments et le langage comme une « boîte à outils »¹³. Wittgenstein : « Le langage est un instrument. Ses concepts sont des instruments. »¹⁴. Valéry : « le langage est un instrument, un outil, ou plutôt une collection d'outils et d'opérations formée par la pratique et asservie à elle »¹⁵. Le langage, dit Wittgenstein, a donc la tâche de réfléchir à son propre usage et de produire des paradigmes de description voués à opérer sa mise en relation avec le réel, contre les constructions essentialistes qui tendent à le détourner vers des faux problèmes. Le langage s'inscrit ainsi dans le monde non pas parce que, comme chez Heidegger, il en détermine l'essence en tant qu'abri de l'être, mais parce qu'il produit des modalités, des techniques, des pratiques d'action dont les règles et les paradigmes sont décidés de fois en fois par ceux qui les conçoivent et par les contextes dans lesquels ils sont conçus. Comme Aldo Giorgio Gargani l'écrit, « Il linguaggio non dice come sta la realtà, ma prospetta le modalità alternative possibili secondo cui parlarne »¹⁶. Ceci comporte un refus inconditionné de la pensée métaphysique, refus que Wittgenstein avait déjà exprimé dans le *Tractatus logico-philosophicus* (1921) : « Les limites de mon langage signifient les limites de mon propre monde » (5.6)¹⁷ et, bien sûr : « Ce dont on ne peut parler, il faut le taire » (7)¹⁸.

Je ne vais pas rentrer dans la question du *Schweigen* (taire) wittgensteinien, car cela

¹¹ L. Wittgenstein, *Investigations philosophiques*, op. cit., § 520, p. 272.

¹² P. Valéry, *Cahiers (textes choisis) : Tome I*, op. cit., p. 580.

¹³ L. Wittgenstein, *Investigations philosophiques*, op. cit., § 11, p. 120.

¹⁴ *Ibid.*, § 569, p. 282.

¹⁵ P. Valéry, *Propos sur la poésie*, in Id., *Variété*, in *Œuvres. Tome I*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1957, p. 1365.

¹⁶ A.G. Gargani, *Wittgenstein: dalla verità al senso della verità*, Pise, Plus, 2003, p. 80.

¹⁷ L. Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, op. cit., p. 86.

¹⁸ *Ibid.*, p. 107.

détournerait l'attention de notre sujet. Plutôt, il faut maintenant se demander : quel est le rôle de la poésie en tout ça ? Dans quelle mesure cette conception du langage et de la philosophie peut nous aider à produire une théorie du langage poétique autrement que comme lieu ontologique originaire, autrement que comme lieu de l'être post-métaphysique d'origine heideggerienne ?

La littéralité et les procédés poétiques wittgensteiniens

C'est sur ce point, précisément, que Valéry et Wittgenstein s'éloignent. Valéry reste lié à une conception de la poésie comme élévation, purification et ontologisation du langage ordinaire que l'on a également vue, *mutatis mutandis*, chez Heidegger et que Valéry hérite de Mallarmé. Valéry parle de la poésie comme « langage intransitif » et « réflexif » : ces propriétés la distingueraient du langage ordinaire, qui ne peut être que « transitif », c'est à dire toujours finalisé à un but utilitaire¹⁹. Il récupère en somme une vision essentialiste du langage au sein de sa conception de la poésie. Pensez également à sa célèbre distinction entre la marche et la danse. Cette vision est bien résumée par la formulation suivante :

Nous pouvons formuler (assez bien) tout ce que nous pouvons faire. L=F.

*Mais nous ne pouvons pas faire tout ce que nous pouvons formuler. L>F.*²⁰

La poésie serait autorisée, selon Valéry, à s'occuper d'un domaine ontologique qui est interdit à la philosophie. Ailleurs Valéry parle même d' « illusions qui ne sont pas à dédaigner »²¹. Ces illusions occuperaient l'espace de l'imaginaire poétique.

Wittgenstein, peut-être justement parce qu'il n'est ni un poète ni un théoricien de la poésie, nous autorise à voir les choses autrement. Une conception réflexive et intransitive du langage est, chez Wittgenstein, inacceptable tout court, car elle implique encore une forme d'hypostatisation métaphysique qui découle de ce qu'il appelle *logic*

¹⁹ P. Valéry, *Les droits du poète sur la langue*, in Id., *Pièces sur l'art*, in *Œuvres. Tome I*, op. cit., pp. 1262-65.

²⁰ Id., *Cahiers (textes choisis) : Tome I*, op. cit., p. 466.

²¹ *Ibid.*, p. 684.

of the double.²² La *logic of the double* est, pour ainsi dire, une « maladie philosophique » d'ordre méta-linguistique : elle résume toute attitude de pensée qui est portée à considérer que la compréhension du signifié d'un énoncé est due à une réalité externe, à un niveau « autre » de langage, à une réflexion au second degré, justement, de l'énoncé sur lui-même. « Le contenu de l'énoncé est *dans* l'énoncé », écrit Wittgenstein.²³

Il y a chez Wittgenstein comme une *adhérence* permanente du langage à lui-même qui n'autorise aucune forme d'auto-miroitement « méta » : métalangagier / métaphysique. Cette adhérence se transfère également dans le procédé connu comme *rule following* : tout jeu linguistique dans une forme de vie est issu d'une série de règles *contingentes*, qui sont donc en même temps sujettes à être modifiées – voici l'aspect important ici – par le biais du jeu linguistique lui-même, c'est-à-dire *de l'intérieur* du jeu *pendant* qu'il est en train de se produire. Le langage ne se détermine ni sur la base d'un système extérieur et absolu de normes ni en tant qu'expression d'une nécessité ontologique (ce qui est le cas pour Heidegger), mais à l'intérieur de ses propres procédés d'énonciation et d'expression. Même une série mathématique, comme Wittgenstein le montre, est produite sur la base d'une règle qui n'est invariable que dans le contexte de la forme de vie dans laquelle elle est établie. Il n'y a pas de nécessité absolue qui impose au langage son comportement. Dans une succession n, n_1, n_2, \dots, n_n les pas ne sont pas ontologiquement préétablis par la règle. C'est pourquoi, écrit Wittgenstein, « une nouvelle décision est nécessaire en chaque point »²⁴. Ou encore : « *rien*, dans la sémence, ne correspond à la plante qui en naît et croît »²⁵.

Henri Meschonnic, dont la lecture de Wittgenstein est souvent assez confuse et même imprécise (il faut considérer en même temps que quand il en a écrit, au cours des années 70, il ne pouvait forcément pas être au courant des grands changements produits dans l'« exégèse » de Wittgenstein par le volume *The New Wittgenstein*, paru en 2000), saisit pourtant très bien le potentiel poétique de cette conception :

un poème fait les règles de sa lecture à mesure qu'on avance, et [...] elles se modifient à

²² L. Wittgenstein, *Preliminary Studies for the "Philosophical Investigations": Generally Known as the Blue and Brown Books*, Oxford, Blackwell, 1975.

²³ *Ibid.*

²⁴ L. Wittgenstein, *Investigations philosophiques*, *op. cit.*, § 186, p. 196.

²⁵ *Id.*, *Zettel*, Oxford, Blackwell, 1981.

mesure qu'on avance. Par la notion de jeu, Wittgenstein énonce un rapport de créativité entre la philosophie du langage, l'art et la poésie...²⁶

Or, ce point de vue, me semble-t-il, corrobore théoriquement l'approche poétique d'un certain nombre d'auteurs français contemporains. D'abord la formule littéraliste selon laquelle « la poésie dit ce qu'elle dit en le disant », que l'on retrouve par exemple dans le livre que Jean-Marie Gleize a consacré à Anne-Marie Albiach,²⁷ est tout à fait une forme de *rule following*. En passant, il faut rappeler qu'en 2001 un *Cahier du Refuge* du CIPM a été consacré à Wittgenstein et il a été intitulé, ce n'est pas un hasard, *Wittgenstein à la lettre*. On reviendra sur cette expression, « à la lettre ». Ce cahier est issu d'une journée d'études avec : Jean-Pierre Cometti, Jean Daive, Jean Fremon, Marjorie Perloff, Jacques Roubaud, Emmanuel Hocquard, Siegfried Plümper-Hüttenbrink.

Jacques Roubaud, par exemple, se réfère explicitement (et ironiquement), dans un de ses livres les plus importants, *Quelque chose noir*, aux propositions sur la mort qui se trouvent à la fin du *Tractatus*.²⁸ Son livre \in , publié en 1967, donc presque vingt ans avant *Quelque chose noir*, procède par de textes numérotés d'une façon qui renvoie très évidemment au *Tractatus*.²⁹

Jean Daive, qui cite Wittgenstein plusieurs fois dans le *Cahier Critique de Poésie* qui lui a été récemment consacré,³⁰ a publié dans les années un cycle d'ouvrages intitulé *Narration d'équilibre*, cycle qu'il définit lui-même « profondément wittgensteinien ». Pour faire un exemple, en 1985 Jean Daive publie un livre à l'intérieur de *Narration d'équilibre* qui est intitulé, peut-être avec une référence au nom de Wittgenstein, *W*. Le processus compositionnel de cet ouvrage est, à niveau macrotextuel, une forme très personnelle et très poétique de *rule following*. Le texte est en quelque sorte modifié par son propre processus et les coordonnées expressives sont bouleversées à la fois du point de vue sémantique et temporel par l'avancement non linéaire de la narration poétique. Il faudrait citer le livre en entier pour illustrer ce que je viens de dire, ce qui est forcément

²⁶ H. Meschonnic, *Sur Wittgenstein. Philosophie du langage et poésie*, in Id., *Pour la poétique V. Poésie sans réponse, op. cit.*, p.57.

²⁷ Cf. J.-M. Gleize, *Le théâtre du poème : vers Anne-Marie Albiach*, Paris, Belin, 2000.

²⁸ Cf. J. Roubaud, *Quelque chose noir*, Paris, Gallimard, 1986, pp. 66-67.

²⁹ Cf. Id., \in , Paris, Gallimard, 1967.

³⁰ Cf. CCP, n. 14, Marseille, Centre international de poésie, 2007.

impossible.³¹ En revanche, j'ai demandé à Daive de m'écrire un paragraphe sur son rapport à Wittgenstein en faisant, si possible, référence à *W*. En me répondant que son œuvre entière engage, entre autres, un dialogue avec la pensée de Wittgenstein, il m'a envoyé une préface qu'il est en train d'écrire sur un texte d'André Malraux. Dans cette préface se trouve un passage, qui, selon les mots de Daive lui-même, peut être reconduit au rapport profond que son œuvre a engagé avec le penseur autrichien. Je le cite :

Nous sommes des êtres perforés. Nous sommes les instruments de la perforation [...]. Il y a en nous la manifestation d'un état de choses laissant supposer la présence d'un mécanisme mental qui imposerait les phénomènes de conscience propres à représenter la mémoire sous forme d'images. Des combinaisons de signes permettent de se transformer en schèmes presque continus parce que toutes sont entraînées par notre propre mouvement.

Les mécanismes sont au nombre de deux et peuvent être comparés à la fonction des deux serpents de *Laocoon* : deux serpents au nombre variable de nœuds jusqu'à l'infini. Ces deux mécanismes relèvent du savoir et de la géographie dont les rapprochements ou combinaisons constituent autant de perforations par lesquelles passent des éléments de la mémoire, de l'inconscient sous la forme d'une phrase, d'un mot, d'une image, d'un son. Ces perforations sont celles qui font avancer la bande sonore du pianola, écrit Ludwig Wittgenstein [...]. « Une image nous vient : celle d'un mécanisme qui ressemblerait à celui du pianola. Nous voyons clairement comment fonctionne cet appareil, et la façon dont le mouvement des marteaux est guidée par la forme des perforations de la bande. »³²

Le langage poétique, pour Daive, est comme un pianola où les perforations de la surface laissent entrevoir et résonner des séquences de réalité et de mémoire. D'après ce texte, on pourrait dire que pour Daive le langage poétique est un modèle cognitif du réel et de la mémoire, un modèle contingent, arbitraire et non-linéaire mais qui est en même temps susceptible de produire une « géographie », des suggestions, une connaissance. Ceci renvoie, Daive lui-même m'a confirmé la pertinence de cette intuition, à la proposition 6.341 du *Tractatus*, où Wittgenstein synthétise dans une image très efficace cette

³¹ Cf. J. Daive, *Narration d'équilibre 4 – W*, Paris, P.O.L., 1985.

³² Id., *Préface*, texte inédit, 2009. La citation est tirée de L. Wittgenstein, *The Blue and Brown Books*, op. cit.

conception du langage comme modèle contingent, partiel et troué jeté sur le réel et en mesure, en même temps, d'agencer une approche descriptive et cognitive³³ :

Représentons-nous une surface blanche couverte de taches noires irrégulières. Et nous dirons : Quelle que soit l'image qui en résulte, je puis toujours en donner la description approximative qu'il me plaira, en couvrant la surface d'un filet fin adéquat à mailles carrées et dire de chaque carré qu'il est blanc ou noir. De cette manière j'aurais donné une forme unifiée à la description de la surface. Cette forme est arbitraire, car j'aurais pu tout aussi bien me servir d'un filet à mailles triangulaires ou hexagonales et obtenir un résultat non moins satisfaisant. Il se peut que la description au moyen d'un filet à mailles triangulaires eût été plus simple : c'est-à-dire que nous pourrions décrire la surface à l'aide d'un filet plus grossier à mailles triangulaires avec plus d'exactitude qu'à l'aide d'un filet plus fin à mailles carrées (ou inversement), etc. À ces différents filets correspondent différents systèmes de la description de l'univers.³⁴

Claude Royet-Journoud, pour sa part, écrit dans *La poésie entière est préposition*, un texte de « poétique » qui a accompagné la parution de son dernier livre de poésie, *Théorie des prépositions* (2007) : « Il faut aller jusqu'au bout du littéral. J'affectionne Aristote et Wittgenstein [...] Si l'on pousse le littéral à l'extrême, comme l'a fait Wittgenstein, on tombe dans la terreur »³⁵. Et, dans le même ouvrage :

« Il n'y a rien d'étonnant à ce que je ne puisse jamais expliquer la poésie que par elle-même, autrement dit à ce que *je ne puisse pas l'expliquer*. » (Pseudo-Wittgenstein).³⁶

« Pseudo-Wittgenstein » parce que le *rule following* et l'immanence du langage à lui-même sont transférés par Royet-Journoud de la philosophie à la poésie. C'est cette immanence qui fait que Wittgenstein soit allé « jusqu'au bout du littéral ».

De même, cette immanence du langage à lui-même, cet acte d'aller « jusqu'au bout du littéral », met en question la fonction de la *métaphore* comme figure primaire du texte poétique. Royet-Journoud cite une phrase de Wittgenstein à ce sujet : « Il y a autant de

³³ Il faut préciser que par « cognitif » j'entends ici « producteur de connaissance », « gnoseologique », sans référence aucune aux sciences cognitives.

³⁴ L. Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, op. cit., 6.341.

³⁵ C. Royet-Journoud, *La poésie entière est préposition*, Marseille, Éric Pesty Éditeur, 2007, p. 12-13.

³⁶ *Ibid.*, p. 22.

choses dans une phrase qu'il y en a derrière »³⁷ ; et lui-même il écrit :

Fonder un *réel* sur du métaphorique ! Je préfère la surface, le plat et pour tout dire la platitude puisqu'elle seule met le monde en demeure de nous répondre.³⁸

Ou encore, en se référant, indirectement, à l'atomisme wittgensteinien :

Ce qui fait problème, c'est la littéralité (et non la métaphore). C'est mesurer la langue dans ses unités "minimales" de sens.³⁹

Lui fait écho Jean-Pierre Cometti dans un essai récemment paru, consacré à Emmanuel Hocquard et Wittgenstein :

Garde-toi de la métaphore ! Ne crois pas qu'au-delà ou en deçà du langage – c'est-à-dire des mots ou de leur usage –, réside quelque instance originaire du sens qui pourrait t'être miraculeusement restituée ! Évite de lui subordonner ce que tu nommes *poésie* !⁴⁰

La fonction *thérapeutique* dont Wittgenstein parle à propos de la philosophie serait également transférée par Hocquard à la poésie. Dans ce sens, remarque très justement Cometti, la figure du *privé à Tanger* est une figure thérapeutique, son investigation est vouée à dévoiler le risque d'illusion langagière contenue dans une conception métaphorique de la poésie. Cometti rappelle le passage suivant, tiré de *Ma haie* :

Je demeure convaincu que la poésie est avant tout une affaire d'organisation logique de la pensée. Ou, pour paraphraser Wittgenstein, que « le but de la [poésie] est la clarification logique de la pensée ».⁴¹

Parfois, la référence à Wittgenstein, chez Hocquard, passe de la théorie à la pratique, c'est-à-dire qu'il y a non seulement un dialogue théorique ou une architecture wittgensteinienne au niveau des procédés macrotextuels, mais aussi une influence

³⁷ *Ibid.*, p. 40.

³⁸ *Ibid.*, p. 22.

³⁹ *Ibid.*, p. 13.

⁴⁰ J.-P. Cometti, *Emmanuel Hocquard et les rhinocéros de Wittgenstein*, in « Critique » 735-36, août-septembre 2008, p. 675.

⁴¹ E. Hocquard, *Ma haie*, Paris, P.O.L, 2001, p. 22.

stylistique évidente. On le voit bien, par exemple, dans *Le Commanditaire* :

5. Tu dis : *je me vois dans un miroir*. Et tu dis : *je me vois sur une photographie*. Est-ce que, dans les deux phrases, *voir* a le même sens ?

6. N'y a-t-il pas une intention différente ?⁴²

En dernière instance, la question posée par l'approche littéraliste en relation à Wittgenstein est double : d'une part, il s'agit de déterminer quel est, pour ainsi dire, le *domaine cognitif* accordé à la poésie, d'autre part d'agencer une *critique de la pensée dualiste*.

Le littéralisme poétique refuse la distinction venant de Valéry – mais aussi de Ingeborg Bachmann – selon laquelle la formule wittgensteinienne « ce dont on ne peut pas dire, il faut le taire » ne s'appliquerait pas à l'art, car l'art aurait le droit de dépasser cette limite si ce n'est qu'en forme de fiction, d'illusion. L'art, selon Valéry, nous autoriserait à dire, pour reprendre la formulation que l'on a déjà citée, « ce que nous ne pouvons pas faire ». Par contre, le littéralisme prend Wittgenstein, justement, *à la lettre*, en conférant, de cette façon, une valeur cognitive à la poésie à l'égal d'autres processus de pensée. Le *domaine cognitif* de la poésie est au plus haut point – mais c'est un point « plat » ! – le dévoilement de l'illusion métaphysique. Prendre Wittgenstein *à la lettre* signifie faire de la célèbre remarque (une des rares directement centrées sur le langage poétique) selon laquelle la philosophie il faudrait la faire *dichten*, « en poésie », un critère d'action langagière dans le réel :

Je crois avoir bien saisi dans son ensemble ma position à l'égard de la philosophie, quand j'ai dit : La philosophie, on devrait, au fond, ne l'écrire qu'*en poésie* (*nur dichten*). Cela doit montrer, me semble-t-il, jusqu'où ma pensée appartient au présent, à l'avenir ou au passé. Car je me suis reconnu du même coup comme quelqu'un qui n'est pas tout à fait capable de ce dont il souhaite être capable.⁴³

Gleize, Royet-Journoud, Hocquard souhaitent en somme accomplir ce dont Wittgenstein

⁴² Id., *Le Commanditaire* (avec Juliette Valéry), Paris, P.O.L, 1993.

⁴³ L. Wittgenstein, *Remarques mêlées*, Paris, Flammarion, 2002, p. 81. J'ai légèrement modifié la traduction de Jean-Pierre Cometti.

ne se considérait pas capable, à savoir réaliser en poésie les conquêtes théoriques auxquelles il a donné une contribution si radicale. Rendre poésie sa pensée de la philosophie.

Cela va de front, disait-on, avec un refus des ordres meta-langagiers et de la métaphore comme figure poétique par excellence. Il s'agit d'une entreprise de *déconstruction de la pensée dualiste*. Dans cette perspective dualiste est également comprise, bien sûr, la différence ontologique, sur la base de laquelle Heidegger construit sa conception de la poésie. La différence ontologique entre l'étant et l'être ne pourrait pas être acceptée par l'écriture « plate » et anti-métaphorique propre au littéralisme, qui ne saurait pas accorder au langage le statut d'un au-delà ontologique, bien que privatif, du monde. Le littéralisme, en somme, accomplit en poésie le programme de déconstruction des illusions conceptuelles exprimé par Wittgenstein dans un paragraphe comme le suivant, tiré des *Investigations philosophiques* :

Nous sommes dans l'illusion que ce qui constitue le caractère particulier, profond, essentiel pour nous, de notre investigation, résiderait dans le fait qu'elle s'efforce de comprendre l'essence incomparable du langage. C'est-à-dire l'ordre qui existe entre les concepts de proposition, de mot, de conclusion, de vérité, d'expérience, etc. Cet ordre constitue un super-ordre entre des super-concepts, pour ainsi dire. Alors que les mots : « langage », « expérience », « monde », s'ils ont bien une application, doivent en avoir une aussi humble que les mots « table », « lampe », « porte ». ⁴⁴

Ce programme a des conséquences, en philosophie comme en poésie. En poésie, le résultat direct de cette vision plate et anti-métaphysique est une réduction du lyrisme et de l'apport émotionnel du texte, si ce n'est qu'au niveau de la perception stylistique immédiate. Ce que Wittgenstein affirme, dans le *Big Typescript*, à propos du renoncement émotionnel impliqué par sa philosophie pourrait être facilement référé à la conception littéraliste de la poésie :

Comme je l'ai dit souvent, la philosophie ne m'amène à aucun renoncement, car je ne m'empêche pas de dire quoi que ce soit, mais j'abandonne, plutôt, une combinaison de mots en tant que dépourvue de sens. Mais dans un autre sens la philosophie exige un

⁴⁴ Id., *Investigations philosophiques*, *op. cit.*, § 97, p. 161-62.

renoncement, mais il s'agit d'un renoncement du sentiment, et non de l'intellect. C'est pourquoi, peut-être, un grand nombre de personnes la trouvent si difficile. Cela peut être difficile de ne pas utiliser une expression de même que c'est difficile de retenir les larmes ou une explosion de colère.⁴⁵

Je m'arrête là, aujourd'hui, sur le dialogue entrepris avec Wittgenstein par la poésie française contemporaine. Il faudrait également voir l'effet de Wittgenstein dans la poésie américaine. D'autant plus qu'aux Etats-Unis l'influence philosophique de Wittgenstein a été beaucoup plus précoce qu'en France.⁴⁶

Inconsciemment wittgensteiniens : quelques pistes de réflexion

Je voudrais, pour conclure, me concentrer brièvement sur ce que j'ai défini au début comme des positions « inconsciemment wittgensteiniennes ». On a déjà vu le parallélisme avec Valéry, donc on n'y reviendra pas pour l'instant. La poésie de Paul Celan me paraît également très wittgensteinienne sans le savoir. Certes, le parallélisme est moins frappant qu'avec la théorie du langage de Valéry, mais il y a tout de même chez Celan une approche au langage de la poésie qui est profondément immanente et, comme dirait Jean-Marie Gleize, « réaliste ».

Celan et Wittgenstein

Dans l'*Allocution prononcée lors de la réception du prix de littérature de la Ville libre hanséatique de Brême*, Celan écrit :

C'est dans ce langage que, durant ces années et les années d'après, j'ai essayé d'écrire des poèmes : pour parler, pour m'orienter et apprendre où je me trouvais et où il me fallait aller pour que quelque réalité s'ébauchât pour moi.⁴⁷

⁴⁵ Id., *The Big Typescript*, Oxford, Wiley-Blackwell, 2005. Cit. par A.G. Gargani, *op. cit.*, p. 73.

⁴⁶ Sur les influences de Wittgenstein dans la poésie américaine, cf. M. Perloff, *Wittgenstein's Ladder : Poetic Language and Strangeness of the Ordinary*, University of Chicago Press, 1996.

⁴⁷ P. Celan, *Allocution prononcée lors de la réception du prix de littérature de la Ville libre hanséatique de Brême*, trad. par Maurice Blanchot, cit. par Philippe Lacoue-Labarthe in *La poésie comme expérience*, Paris, Christian Bourgois Éditeur, 1986 et 1997, p. 56.

« Pour que quelque réalité s'ébauchât pour moi » traduit l'allemand *um mir Wirklichkeit zu entwerfen*. Cet acte de *jeter* et *pro-jeter* la réalité, d'ébaucher la réalité par l'acte d'écriture a quelque chose de profondément littéraliste et wittgensteinien. D'autant plus que chez Celan ce mouvement assume des caractéristiques historiques bien précises. La rencontre du réel advient par le biais d'une langue qui est passée à travers l'horreur de l'histoire, une histoire elle-même « du réel ». « Blessé par la réalité et cherchant la réalité », écrit encore Celan dans l'*Allocution*. Dans *Le Méridien* Celan se pose une question qui est désormais célèbre : « devons-nous avant tout – disons – penser Mallarmé jusque dans ses dernières conséquences ? »⁴⁸. En annotant cette question dans ses esquisses préparatoires, Celan écrit : « ce n'est pas non plus dans le poème qui se donne comme une 'deuxième' réalité qui serait l'élévation symbolique du réel »⁴⁹. Et, comme Philippe Lacoue-Labarthe l'écrit à propos de Celan : « L'acte poétique consiste à percevoir, non à représenter »⁵⁰. Il ne s'agit donc pas de produire un régime métaphorique, mais, plutôt, de mettre en relation le langage à la réalité en le faisant passer par la poésie. La thèse de Lacoue-Labarthe, cependant, tend à souligner le dialogue entrepris par la poésie de Celan avec la philosophie de Heidegger : « on peut avancer, je crois, que la *poésie* de Celan est tout entière un dialogue avec la *pensée* de Heidegger »⁵¹. Par conséquent, il interprète le thème celanien de la « rencontre », que cela soit la rencontre de la réalité exprimée par la citation de l'*Allocution* que je viens de rappeler ou la rencontre avec l'autre grand interlocuteur celanien, le « tu », comme un acte de projection du langage vers l'être : « la rencontre [...] n'ouvre à rien d'autre qu'à l'expérience de l'être : du rien d'étant – que Celan désigne [...] comme l'« ouvert », le « vide », le « libre » »⁵². Ou encore : « Le poème (l'acte poétique) [...] est [...] pensée du né-ant (de l'être) »⁵³. Ce sont des références évidentes à la rencontre de l'être en privation opérée par la poésie au sein de la *différence ontologique*. Cette perspective est partagée par beaucoup de commentateurs et elle a bien sûr sa profonde véridicité, étant par ailleurs donné que Celan, comme je le rappelais au début, connaissait très bien la philosophie de Heidegger, bien que son rapport au philosophe allemand soit très ambivalent et débattu.

⁴⁸ Id., *Le Méridien*, in Id., *Le Méridien & autres proses*, Paris, Seuil, 2002, p. 68.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 106.

⁵⁰ P. Lacoue-Labarthe, *La poésie comme expérience*, *op. cit.*, p. 99.

⁵¹ *Ibid.*, p. 50.

⁵² *Ibid.*, p. 98.

⁵³ *Ibid.*, p. 96.

Il est vrai en même temps qu'une conception privative et négative de l'être ne correspond pas non plus totalement à la pensée perceptive et « réaliste » de la poésie avancée par Celan, une position qui est également reconnue par ses commentateurs, même par ceux qui, comme Lacoue-Labarthe, lisent son œuvre du point de vue philosophique. Je ne peux que laisser cette question ouverte. J'aimerais juste faire retentir, à la lumière de ce que l'on vient de rappeler, le potentiel profondément *anti-dualiste* et *réaliste* de la célèbre image du *méridien* :

Je trouve le lien qui, comme le poème, mène à la rencontre.

Je trouve quelque chose – comme la parole – d'immatériel, mais de terrestre, quelque chose de rond, qui revient sur soi en passant par les deux pôles et faisant même sur son trajet, qu'on s'en amuse, une croix sur les tropes des tropiques - : je trouve...un méridien.⁵⁴

Le méridien est la rencontre du langage avec le réel à travers la poésie. Son immatérialité est physique, est « terrestre », comme celle de la « parole ».

Wittgenstein, Heidegger et le déconstructionisme poétique

Il me reste très peu d'espace pour développer une véritable réflexion sur le rapport entre la pensée wittgensteinienne et la déconstruction du point de vue de la poésie. Je renvoie donc à nouveau au volume *The New Wittgenstein* et je me limiterai à deux courtes remarques respectivement sur Jacques Derrida et Michel Deguy, dont la pensée, comme vous le savez, a été profondément influencée par la philosophie heideggerienne.

Dans *La Dissémination* Derrida consacre de nombreuses pages à la poésie de Mallarmé, en montrant l'impossibilité de lire Mallarmé à travers des modèles dualistes et métaphoriques du texte poétique :

plus de métaphore, *plus* de métonymie. Tout devenant métaphorique, il n'y a plus de sens propre et donc plus de métaphore. Tout devenant métonymique, la partie étant

⁵⁴ P. Celan, *Le Méridien*, *op. cit.*, p. 84.

chaque fois plus grande que le tout, le tout plus petit que la partie, comment arrêter une métonymie ou une synecdoque ? Comment arrêter les *marges* d'une rhétorique ?⁵⁵

C'est pourquoi Derrida propose de parler de *dissémination* plutôt que de *polysémie* du texte poétique :

S'il n'y a donc pas d'unité thématique ou de sens total à se réapprocher au-delà des instances textuelles [...] le texte n'est plus l'expression ou la représentation [...] de quelque *vérité* qui viendrait se diffracter ou se rassembler dans une littérature polysémique. C'est à ce concept herméneutique de *polysémie* qu'il faudrait substituer celui de *dissémination*.⁵⁶

Le concept de *dissémination* est en dialogue avec celui, plus connu, de *différance*. Il s'agit de deux modalités critiques de la pensée dualiste opérées par l'élimination, pour ainsi dire, d'une dialectique signe-référent, signifiant-signifié, langage-monde, être-étant. La différence derridienne n'est plus, à proprement parler, une différence ontologique, car elle découle d'une conception identitaire, « adhérente » et auto-immanente du langage. C'est d'une perspective critique à la fois à l'égard de Heidegger, de la rhétorique et du structuralisme, une perspective qui est donc, au départ, très différente de celle de Wittgenstein, que Derrida épouse en quelque sorte une conception wittgensteinienne. Ce n'est, bien sûr, que l'ouverture d'un chemin très complexe.

J'en ouvre un autre, le dernier. Chez Michel Deguy, à côté de concepts post-heideggeriens tels que l'*être-comme* et le *logos* de la poésie, on trouve celui du *seuil*, issu d'une perspective clairement déconstructionniste et anti-dualiste : « '*Seuil* ?' Un nom commun : nom commun à la chose et au mot, pour le comme-un de la chose et du mot ». L'*être-comme* devient ici un concept unifiant, en deçà de l'analogie et de la rhétorique : « La 'moitié' chose et la 'moitié' mot s'échangent passant l'une dans l'autre en tout point de l'anneau du symbolon ». D'où une conception identitaire et adhérente du langage : « Il n'y a pas de métalangage parce que la théorie n'est pas une métavue »⁵⁷.

⁵⁵ J. Derrida, *La Dissémination*, Paris, Seuil, 1972, p. 274.

⁵⁶ *Ibid.*, p.319.

⁵⁷ M. Deguy, *La poésie n'est pas seule : court traité de poétique*, Paris, Seuil, 1987, p. 71.